

Jean Daniélou

L'Église des premiers temps

Des origines
à la fin du III^e siècle

Éditions du Seuil

Éphèse, Édesse, Rome

La chute de Jérusalem, en mettant un terme au messianisme juif, libérait le christianisme de la pression qu'il avait exercée sur lui et le dégageait sociologiquement du judaïsme. Paul remportait une victoire posthume. Mais l'Église avait été trop profondément engagée dans le monde juif pour qu'elle pût s'en dégager d'un seul coup et trouver une nouvelle assiette dans le monde hellénistique. La période qui va de 70 à 140 environ constitue en ce sens un temps de recherche. Les formes de pensée judéo-chrétienne se survivent à elles-mêmes. Le christianisme hellénistique est trop jeune pour susciter encore des élites qui le repensent dans leurs catégories. C'est également l'époque où, aux frontières du judaïsme et du christianisme, vont foisonner les sectes « gnostiques », qui transféreront dans un monde fantastique les espérances messianiques déçues et condamneront le monde présent. C'est enfin le premier affrontement avec l'Empire romain qui se dessine.

1. Le christianisme asiatique.

Au début du livre III de son *Histoire ecclésiastique*¹, après avoir décrit la chute de Jérusalem, Eusèbe rapporte que « la terre habitée » fut répartie en zones d'influence entre les apôtres : Thomas chez les Parthes, Jean en Asie, Pierre dans le Pont et à Rome, André en Scythie. Cette affirmation contient une part certaine de vérité historique. C'est le cas en particulier pour Jean et Pierre. Elle est difficile à vérifier pour les autres. Toutefois une donnée permet de la corroborer. Les

écrits apocryphes du Nouveau Testament sont répartis en cycles : cycle de Pierre, cycle de Thomas, cycle de Philippe, cycle de Jean. Or ces cycles paraissent bien se référer à des milieux géographiques déterminés. Il paraît en particulier que la mission judéo-chrétienne a présenté au début du second siècle plusieurs types distincts : le type mésopotamien, rattaché à Jacques et à Thomas ; le christianisme asiatique, qui relève de Philippe et de Jean ; le groupe pétrinien comprenant la Phénicie, le Pont, l'Achaïe et Rome.

L'Asie Mineure est la région où le christianisme manifeste durant notre période la plus extraordinaire vitalité. Elle paraît divisée en zones d'influence. La partie la plus orientale, Lycaonie et Cilicie, est celle sur laquelle nous avons le moins de renseignements. Elle garde le souvenir de la prédication de Paul, qu'attesteront plus tard les *Actes de Paul*. Par contre, la Phrygie nous est mieux connue. Nous possédons en effet un précieux témoin, Papias. Papias a été évêque d'Hiérapolis dans cette région. Irénée nous dit qu'il a été compagnon de Polycarpe. Et le témoignage d'Irénée est excellent, car lui-même a connu Polycarpe dans sa jeunesse. Irénée déclare aussi que Papias a été disciple de l'apôtre Jean². Il est possible que ce soit l'apôtre Jean que Papias désigne comme le presbytre dont il a été disciple (*H. E.*, III, 39, 4).

Papias avait écrit des *Exégèses des paroles du Seigneur*, où il avait rassemblé des traditions relatives aux Apôtres, venant de ceux qui les avaient fréquentés. Or il nous dit en particulier avoir entendu parler à Hiérapolis même des filles de l'apôtre Philippe. On peut donc tenir pour certain le renseignement qu'il nous donne que l'apôtre Philippe a vécu à Hiérapolis. Plus tard le montaniste Proclus affirmera que ce n'est pas l'apôtre Philippe, mais le diacre du même nom, celui dont les *Actes* nous disent qu'il avait séjourné à Césarée et que ses quatre filles étaient restées vierges et prophétisaient (*H. E.*, III, 31, 4). Mais Polycrate d'Éphèse, à la fin du second siècle, confirme le renseignement de Papias. C'est bien l'apôtre Philippe qui est mort à Hiérapolis (*H. E.*, III, 31, 3). Deux de ses

filles étaient restées vierges et moururent également à Hiérapolis. Une autre était mariée (*H. E.*, III, 3, 3). Elle mourut à Éphèse (ni, 31, 3).

D'autres données paraissent confirmer ce lien de Philippe et de la Phrygie. Ce domaine est voisin de celui de l'apôtre Jean. Il est remarquable que Philippe tient un rôle particulièrement important dans *l'Évangile de Jean*, écrit en cette même fin du premier siècle. Par ailleurs on a retrouvé à Nag Hamadi un *Évangile de Philippe*, de caractère gnostique et certainement postérieur, mais dont les contacts avec la théologie asiatic d'Irénée et avec le gnosticisme asiatic de Marc le Mage, sont très remarquables. Nous possédons aussi des *Actes de Philippe* apocryphes, qui exaltent la virginité. On peut noter enfin que Hiérapolis n'est l'objet d'aucune lettre de Paul, ni de Jean, alors que les cités voisines de Colosses et de Laodicée en ont reçu : peut-être est-ce dû à ce que Hiérapolis était le fief de Philippe.



EXTENSION DU CHRISTIANISME A LA FIN DU PREMIER SIÈCLE

La Phrygie sera à la fin de la période que nous étudions le point de départ du montanisme. Il n'est pas sans intérêt de noter que Papias nous transmet, comme venant des presbytres, des traditions concernant les espérances millénaristes d'un caractère apocalyptique très marqué. C'est de lui qu'Irénée héritera cette doctrine. Cet enthousiasme apocalyptique paraît avoir été un des traits du milieu asiatic. Nous le retrouverons chez l'hérétique Cérinthe. *L'Apocalypse de Jean* en présente des traces. Le judéo-christianisme asiatic présente ainsi un caractère très particulier, tout à fait différent de celui du judéo-christianisme du milieu palestinien de Jacques ou du milieu syrien de Pierre. Les espérances du messianisme terrestre ont survécu ici à la chute de Jérusalem et n'ont pas dégénéré en gnosticisme. C'est sans doute aussi cet enthousiasme qui a fait de l'Asie Mineure à cette époque le pays où l'on rencontre le plus de martyrs, avec les régions qui ont été en relation avec elle, comme la Gaule d'Irénée ou l'Afrique de Tertullien³.

La Phrygie occidentale et le littoral asiatic apparaissent sous Domitien, Nerva et Trajan, comme le domaine de Jean. Nous avons rencontré celui-ci à Jérusalem, où il était avec Pierre une des colonnes de l'Église (*Gal.*, 2, 9). Il était présent au concile de Jérusalem, en 49. Mais ensuite nous perdons sa trace jusqu'à son exil à Patmos sous Domitien (*Apoc.*, 1, 9). Il est vraisemblable qu'il était déjà à Éphèse, lorsqu'il fut exilé. Il est certain qu'il y séjourna après son exil. Nous avons ici un témoin de premier ordre, saint Irénée, lui-même originaire d'Asie et qui a connu Polycarpe, disciple de Jean⁴. Or Irénée rappelle à plusieurs reprises l'enseignement de Jean à Éphèse⁵. Il précise qu'il y vécut jusqu'au règne de Trajan⁶. Clément d'Alexandrie par ailleurs rapporte qu'il établissait des évêques dans les nouvelles chrétientés⁷. Polycarpe et Papias furent ses disciples⁸.

Jean n'est pas le premier à avoir évangélisé cette région. Nous avons vu que Paul avait séjourné à Éphèse. Mais ce n'est pas lui non plus qui y avait apporté l'Évangile. Il y avait

trouvé une communauté judéo-chrétienne. Et nous savons quelles difficultés celle-ci lui avait suscitées. C'est ce milieu judéo-chrétien qui va trouver avec Jean sa ligne propre, comme l'a noté P. Braun : « Jean appartenait au parti de ceux qui entendaient renoncer le moins possible au judaïsme authentique⁹ ». Cette attitude apparaît clairement dans *L'Apocalypse*. Il y condamne avec violence les chrétiens qui acceptent de manger les idolothytes (2, 14 et 20). Or on sait la liberté dont témoignait au contraire Paul sur ce point. Jean apparaît bien davantage dans la ligne d'Apollos. L'Asie va voir se développer alors un type original de judéo-christianisme. C'est là que persisteront les espérances millénaires. C'est l'Asie qui continuera de célébrer la fête de Pâque le même jour que les juifs. *L'Apocalypse* et *l'Évangile de Jean* relèvent littérairement de ce milieu judéo-chrétien, où les influences esséniennes paraissent évidentes. Le premier de ces ouvrages reste marqué par le bouleversement provoqué par la profanation du Temple en 70. Il y voit le châtement d'Israël. Mais il garde les yeux fixés sur Jérusalem, où il attend l'apparition de la Jérusalem nouvelle. Avec *l'Évangile*, le thème du Temple reste dominant, mais c'est dans la personne du Verbe fait chair qu'il se concentre.

Nous avons la contre-partie de ce témoignage de Jean dans les *Épîtres* d'Ignace d'Antioche. Celui-ci a traversé l'Asie à la fin du règne de Trajan. Les *Lettres* qu'il adresse aux églises attestent la persistance de ces tendances judaïsantes. Mais précisément il cherche à en réduire les excès. Ces tendances se manifestent à Éphèse¹⁰. A Magnésie elles sont plus nettement décrites : « les vieilles fables¹¹ » dont parle Ignace sont l'expression classique pour désigner les espérances millénaires¹² ; les chrétiens n'observent pas le sabbat, mais le jour du Seigneur¹³ ; il est absurde de parler de Jésus-Christ et de judaïser¹⁴. Ces tendances juives empêchent à Tralles la conversion des Gentils¹⁵. Les judaïsants enseignent que le Christ n'est pas vraiment mort¹⁶, ce qui relève de l'attente millénaire. A Philadelphie, il faut se méfier de ceux qui inter-

prètent l'Écriture selon le judaïsme¹⁷. On remarquera que cette opposition au judéo-christianisme s'accompagne chez Ignace d'appels pressants à l'unité autour de l'évêque. On peut se demander, s'il n'y a pas à Éphèse en particulier, une survivance de la coexistence des deux communautés judéo-chrétienne et pagano-chrétienne ?

Nous avons une expression de ce judéo-christianisme asiatique dans les livres V, VI et VII des *Oracles Sibyllins*. Le livre V a un caractère juif très accusé. Mais une allusion précise à la naissance du Christ nous assure qu'il est chrétien¹⁸. Geffcken le situe sous Domitien. Les allusions à l'Égypte pourraient orienter de ce côté. Mais on trouve également une énumération des villes d'Asie, Pergame, Smyrne, Éphèse, Sardes, Tralles, Laodicée, Hiérapolis¹⁹. Et l'esprit est plus asiatique qu'égyptien. Le livre VI a un caractère judéo-chrétien très marqué et présente des contacts avec le millénarisme de Cérinthe. De même aussi le livre VII. Le premier est du début du second siècle, le second un peu plus tardif.

A travers *l'Apocalypse*, les *Lettres* d'Ignace, Papias, Polycarpe, nous entrevoyons quelque chose des divers centres chrétiens d'Asie. Le premier que nous rencontrons est Éphèse. Jean y a terminé sa vie. C'est à elle d'abord qu'il s'adresse dans *l'Apocalypse* (2, 1-8). Il compte à son actif qu'elle a souffert, ce qui paraît être une allusion à la persécution de Domitien, dont Jean lui-même a été victime. Il ajoute qu'elle déteste les nicolaïtes, c'est-à-dire l'hétérodoxie judéo-chrétienne qui devient alors le gnosticisme et renie entièrement l'Ancien Testament. Il lui reproche cependant d'avoir perdu sa ferveur. Trente ans plus tard, Ignace reconnaît toujours à Éphèse la même suprématie²⁰. Il la loue d'être pure de toute hérésie²¹. Il nomme son évêque Onésime²². Vers 190, l'évêque d'Éphèse, Polycrate, dira que sept membres de sa famille ont été évêques avant lui (*H. E.*, v, 24, 6). Vers 196, Apollonius témoignera de la persistance des traditions johanniques à Éphèse (*H. E.*, v, 18, 14).

L'église de Smyrne existait déjà au temps où Jean écrivait *l'Apocalypse* ; une des lettres lui est adressée. Mais au début du second siècle, elle prend une particulière importance à cause de la personnalité de son évêque Polycarpe. Celui-ci était évêque en 110, puisque Ignace au cours de son voyage vers Rome est son hôte à Smyrne ²³. Il lui adresse une lettre de Troas. Polycarpe écrira peu après aux Philippiens pour leur envoyer la collection des lettres d'Ignace ²⁴. Nous connaissons bien Polycarpe par ailleurs, grâce au témoignage d'Irénée qui a vécu près de lui à Smyrne dans sa jeunesse et qui parle de lui dans sa *Lettre* à Florin (H. E., v 20, 4-8). Polycarpe devait être martyrisé en 155, sous Antonin. Nous possédons les *Actes* de son martyre.

Sur les églises de l'intérieur, nous possédons moins de données. *L'Apocalypse* mentionne Pergame. Il est dit que le trône de Satan se trouve là. Il est possible que nous ayons là une allusion au fait que la ville est alors le centre du culte impérial. Un chrétien, Antipas, a été martyrisé. Par ailleurs les nicolaïtes y ont des adeptes (*Apoc*, 2, 12-16). Il en est de même de Thyatire, où une prophétesse nicolaïte, désignée symboliquement par le nom de Jézabel, exerce son action (*Apoc.*, 2, 20). L'église de Sardes est plus importante. C'est une antique cité royale. Elle aura un évêque célèbre dans la seconde partie du second siècle avec Méliton. Plus à l'intérieur se trouve Philadelphie. L'existence d'une église est attestée à la fois par Jean et par Ignace. Le premier met la ville en garde contre les gens de la synagogue de Satan qui usurpent le titre de Juifs (*Apoc*, 3, 9). Il s'agit toujours, semble-t-il, de la révolte gnostique. Ignace au contraire met en garde contre les judaïsants qui introduisent la division. La dernière lettre de Jean est adressée à Laodicée, voisine d'Hiérapolis.

Les *Lettres* d'Ignace nous montrent qu'à son époque l'Église s'est développée au sud d'Éphèse, dans la vallée du Méandre. Il y a une église à Magnésie, dont l'évêque se nomme Damas ²⁵, et une autre à Tralles, avec l'évêque Polybius ²⁶. Ignace met en garde à nouveau les Magnésiens contre les judaïsants.

On remarquera que les *Lettres* d'Ignace portent leur polémique sur deux points. D'une part elles insistent sur l'unité autour de l'évêque, de l'autre sur la lutte contre les judaïsants. Il s'agit sûrement de la même question. Il semble donc qu'en Asie, à ce moment, le courant judaïsant reste très fort. Ceci ressemble à ce que nous avons trouvé chez Papias.

2. La mission palestinienne.

Après la chute de Jérusalem, la communauté chrétienne, qui s'était retirée à Pella en 67, revient en partie en Palestine et sans doute à Jérusalem. Eusèbe rapporte que, jusqu'au siège des Juifs sous Hadrien, il y eut à Jérusalem quinze successions d'évêques, que l'on dit tous avoir été hébreux de vieille souche (H. E., iv, 5, 2). Tous étaient de la circoncision. On s'est demandé comment un semblable nombre d'évêques avait pu se succéder durant un période aussi brève ? Carrington a proposé de voir dans la liste donnée par Eusèbe celle des presbytres de Jérusalem, parmi lesquels était choisi l'évêque ²⁷. Le nombre donné par Eusèbe ferait penser que ces presbytres étaient au nombre de douze. Il est possible que l'église de Jérusalem ait été gouvernée par un conseil de douze presbytres, dont l'un avait la prééminence, ce qui représentait une conception archaïque de la communauté. A Antioche, Ignace compare les presbytres au « Sénat des Apôtres », ce qui donnerait à croire qu'ils étaient également au nombre de douze ²⁸.

Eusèbe note que la communauté de Jérusalem était composée tout entière d'hébreux fidèles (H. E., iv, 5, 2). Elle comprenait des membres de la famille du Christ, en particulier des descendants de Jude (H. E., iii, 19 et 20), qui vécurent jusqu'au règne de Trajan ²⁹. C'est sans doute à ce milieu que se rattache *l'Épître de Jude*, d'un caractère judéo-chrétien accentué. L'église de Jérusalem apparaît ainsi comme la survivance de la toute première église judéo-chrétienne présidée

par Jacques. Ce milieu se caractérise par une stricte fidélité aux observances juives. Justin témoignera encore au milieu du second siècle de l'existence de judéo-chrétiens de ce type³⁰. Ils ne semblent pas d'ailleurs avoir acquis la faveur des Juifs, puisque Bar Koseba les persécutera, comme de mauvais Juifs. D'après Épiphane, Akila, le traducteur de la Bible, rencontra des chrétiens à Jérusalem vers 120. Hégésippe, par qui nous viennent tous nos renseignements sur ce milieu, en était lui-même issu. *L'Évangile de Jacques*, avec ses tendances ascéticistes en vient sans doute, vers 135.

C'est à l'église de Jérusalem que se rattachent les origines de l'église d'Égypte. Il serait tout à fait invraisemblable que l'Égypte n'ait pas eu de missionnaires chrétiens. La raison de notre ignorance est sans doute que l'Égypte n'entraît pas dans la sphère d'action de Paul, sur laquelle nous sommes presque exclusivement renseignés, mais qu'elle relevait de la mission palestinienne³¹. Les premiers missionnaires ont pu être des hellénistes. *L'Épître aux Hébreux*, qui est presque certainement égyptienne, présente des points de contact avec le discours d'Étienne. Nous avons conservé les fragments de deux Évangiles apocryphes de provenance égyptienne. Clément d'Alexandrie cite *l'Évangile des Égyptiens*, Clément et Origène *l'Évangile des Hébreux*. Il semble qu'il s'agisse des Évangiles de deux communautés égyptiennes, l'une composée de juifs convertis, l'autre d'égyptiens convertis³².

Les caractères judéo-chrétiens de ces deux Évangiles sont frappants. *L'Évangile des Égyptiens* présente en particulier des traits ascéticistes, comme la condamnation du mariage, que nous retrouvons dans d'autres domaines de la mission hiérosolymite. Le rôle joué par certaines femmes de *l'Évangile*, comme Salomé ou Madeleine, paraît aussi se rattacher au milieu de Jérusalem. On notera que la seule mention d'Alexandrie dans le Nouveau Testament concerne Apollos, dont le baptême est d'origine palestinienne³³. Il semble également que Pantène, le premier docteur alexandrin, ait été un judéo-chrétien apparenté au milieu palestinien. Il connaît

l'hébreu ; c'est sans doute par lui que Clément a hérité des traditions judéo-chrétiennes relatives à Jacques et de doctrines apocalyptiques. A la fin du second siècle, c'est par L'évêque de Jérusalem, Narcisse, que la réponse des alexandrins est envoyée à Rome, lors de la querelle pascale.

Un autre trait paraît rattacher l'Égypte à la mission judéo-chrétienne : c'est la Structure qu'y revêt la hiérarchie. Plusieurs auteurs du IV^e siècle, en particulier Jérôme et l'Ambrosiaster, indiquent qu'en Égypte l'évêque était seulement le chef de la communauté des presbytres, l'un d'entre eux et choisi par eux. Ceci est le type judéo-chrétien du presbytérat dont l'évêque préside le collège. C'est l'organisation que nous avons trouvée à Jérusalem. En Asie Mineure elle était combinée avec le type hellénistique, celui de L'évêque auquel sont subordonnés les diacres. L'organisation égyptienne ne signifie pas nécessairement pour autant, comme le suggère Jérôme, que l'épiscopat ne soit pas d'un ordre différent du presbytérat. La désignation de L'évêque par les presbytres ne veut pas dire qu'il ne doive pas recevoir par ailleurs la consécration de la main d'autres évêques³⁴.

C'est à la mission palestinienne que remonte la chrétienté qui devait rester par la suite la seule vivante parmi les chrétientés araméennes, celle de l'Osroène et de l'Adiabène. En ce qui concerne la première, Eusèbe nous rapporte, d'après la *Chronique d'Addaï*, que le roi d'Édesse, Abgar, aurait écrit à Jésus et que celui-ci lui aurait envoyé Thaddée (*H.E.*, I, 13, 1-22). Cette légende anticipe des événements qui sont d'un siècle postérieurs : c'est Abgar IX, roi de 179 à 186, qui fut le premier roi chrétien d'Édesse. Mais il semble raisonnable de penser que, dès la fin du premier siècle, des chrétiens araméens vinrent de Palestine en Osroène et y prêchèrent dans les communautés juives qui y étaient établies. On en a une trace dans le fait que c'est le Juif Tobie qui reçoit Addaï, le missionnaire judéo-chrétien³⁵. On notera aussi que les chrétiens d'Osroène célèbrent Pâques comme les chrétiens de Palestine et non comme les Asiates (*H.E.*, v, 23, 4).

Il semble par ailleurs qu'il y ait à retenir quelque chose du renseignement d'Origène, rapporté par Eusèbe (*H.E.*, III, I, I), selon lequel Thomas aurait été l'apôtre des Parthes, qui à cette époque dominaient la Syrie orientale³⁶. Le souvenir de Thomas reste attaché à Édesse, où son corps était vénéré au IV^e siècle. C'est à Édesse que s'est constitué le cycle de Thomas, comme en Phrygie orientale le cycle de Philippe ou en Asie le cycle de Jean. Il en est ainsi des *Actes de Thomas* qui sont du III^e siècle. Les *Psaumes de Thomas*, adoptés plus tard par les manichéens, sont pour une part (14 et suiv.)³⁷ des compositions judéo-chrétiennes se rattachant à Edesse et écrites au second siècle. *L'Évangile de Thomas*, retrouvé à Nag Hammadi, paraît en relation avec le milieu judéo-chrétien d'Édesse³⁸. On remarquera le rôle éminent qui y est donné à Jacques et qui atteste l'origine hiérosolymite de l'église d'Édesse.

L'Évangile de Thomas est du milieu du second siècle. Nous avons sans doute un autre ouvrage qui peut être antérieur et qui vient d'Édesse. Ce sont les *Odes de Salomon*. Leur caractère judéo-chrétien est certain. Or, elles semblent de la fin du premier siècle³⁹ et de forme essénienne⁴⁰. Les contacts de ces poèmes liturgiques avec les *Hodayoth* de Qumrân sont frappants. Ce sont donc bien les œuvres que des missionnaires judéo-chrétiens venus de Palestine, et plus particulièrement des esséniens, pouvaient écrire. L'ouvrage appelé *Évangile de Vérité*, où certains voient une homélie liturgique, présente d'étonnantes ressemblances de style avec les *Odes*.⁴¹ On le rattacherait lui aussi volontiers à Edesse⁴². Mais, même s'il ne paraît pas pouvoir être identifié à *l'Évangile de Vérité* qu'Irénée mentionne comme une œuvre de Valentin, ses contacts avec la pensée de celui-ci rendent plus vraisemblable une origine égyptienne. C'est aussi dans ce milieu et à la même époque que se situe le *Chant de la perle*, conservé dans les *Actes de Thomas*.⁴³

C'est également à la fin du premier siècle que nous voyons le christianisme se répandre au-delà du Tigre en Adiabène.

Nous avons dans cet ordre un document qui paraît mériter crédit⁴⁴, la *Chronique d'Arbèle*, écrite au VI^e siècle en syriaque par Mishiha Zkha. L'évangélisation de l'Adiabène est à la fin du premier siècle l'œuvre d'Addaï. Kahle pense que l'Adiabène seule a été évangélisée par lui à cette date et que l'évangélisation de l'Osroène est postérieure. Mais Harnack peut avoir vu juste, quand il pense qu'Addaï baptise un certain Pekhidha qui sera le premier évêque d'Arbèle. Son épiscopat s'étend de 105 à 115. Il semble qu'il y ait alors une interruption. C'est l'époque de la campagne de Trajan contre Chosroès en 116. En 121, Samson est consacré évêque. Il est martyrisé en 123.

Cette évangélisation de l'Adiabène, à une date aussi haute, n'a rien qui doive nous étonner, si nous nous rappelons que cette région a été l'objet d'une importante mission juive au premier siècle. Le roi d'Adiabène, Izates, et sa mère, la reine Hélène, convertis au judaïsme, furent enterrés à Jérusalem dans une tombe encore visible aujourd'hui. C'est dans ce milieu juif que s'est développée la mission judéo-chrétienne. Il est remarquable que les évêques d'Adiabène au second siècle portent tous des noms juifs : Samson, Isaac, Abraham, Moïse, Abel. L'évêque d'Arbèle, Noé, reçoit des parents qui viennent de Jérusalem. C'est de cette région que viendra Tatien à la fin du second siècle. Lui-même se déclare « assyrien ». Le christianisme d'Adiabène sera très fortement marqué par les tendances du judéo-christianisme.

La mission judéo-chrétienne s'est-elle étendue jusqu'aux Indes ? Eusèbe rapporte que Pantène s'acquitta d'une mission dans ces régions et y trouva un *Évangile de Matthieu* en caractères hébreux (*H.E.*, V, 10, 3). Faut-il supposer que le christianisme ait pénétré jusqu'aux Indes par l'intermédiaire de missionnaires judéo-chrétiens, dans la première partie du second siècle ? La chose n'est aucunement impossible. La tradition ultérieure a rattaché cette évangélisation des Indes à Barthélémy. Il est possible que Barthélémy ait eu comme domaine d'évangélisation l'Arabie et que ce soit dans le pro-

longement de cette mission que l'Évangile soit parvenu aux Indes. Par ailleurs Pantène aurait été un missionnaire judéo-chrétien, venu d'Égypte, ce qui confirme ce que nous avons dit plus haut du caractère essentiellement palestinien de la communauté primitive d'Égypte.

3. La mission pétriniennne.

Une troisième sphère dans le christianisme de l'époque peut être appelée pétriniennne. Elle comprend d'abord le littoral méditerranéen de la Palestine, de la Phénicie, de la Syrie, et de la Cilicie, Les villes de Césarée, de Joppé, de Tyr, de Sidon se rattachent très particulièrement à l'apostolat de Pierre. Les *Kérygmes* de Pierre, incorporés aux écrits pseudo-clémentins du III^e siècle, peuvent remonter au début du second siècle. Ils ont un caractère ébionite. Ce qu'ils nous disent de la prédication de Pierre à Cesaree, à Tyr et à Sidon n'a pas de valeur historique, mais atteste du moins la persistance du souvenir de Pierre dans cette région.

Les œuvres du cycle de Pierre proprement dit peuvent aussi être de cette région. Ce serait le cas de la *Seconde Épître de Pierre*.⁴⁵ Aussi également de *l'Évangile de Pierre*. Les témoignages les plus anciens sur l'ouvrage, ceux de Sérapion d'Antioche, à la fin du second siècle, de la *Didascalie* au III^e sont syriens. On y retrouve les thèmes, chers à la théologie syrienne, de la descente aux enfers et de l'exaltation du Christ au-dessus des anges. *L'Apocalypse de Pierre* est de la même époque et de la même région. Elle est mentionnée par le Canon de Muratori et citée par Gément d'Alexandrie dans les *Eclogæ prophetica*. C'est aussi au début du second siècle que se situe la *Prédication de Pierre*, citée par Clément d'Alexandrie. Ces deux derniers ouvrages sont cités par Théophile d'Antioche, vers 170, ce qui confirme leur appartenance à la Syro-Phénicie⁴⁶. Les premiers éléments des *Actes de Pierre* se rat-

tachent à cette région. Mais l'ouvrage connu sous ce nom et les écrits pseudo-clémentins qui les utilisent sont postérieurs.

La situation d'Antioche est particulière. Dès l'origine elle apparaît singulièrement complexe. L'Église y a été fondée par les hellénistes. Mais elle a comporté très tôt, en outre, d'une part des chrétiens de la tendance de Jacques et de l'autre des pagano-chrétiens convertis par Paul. Les œuvres qui s'y rattachent durant la période que nous étudions semblent relever d'un judéo-christianisme différent à la fois de celui de Palestine et de celui de l'Asie. *L'Épître de Barnabé* porte par son nom même la marque d'une origine antiochienne. Elle fait partie du même ensemble que la *Didachè*. Elle relève dans sa partie doctrinale d'une exégèse typiquement judéo-chrétienne. De même en est-il de *l'Ascension d'Isaïe*, où apparaît le thème du *descensus* et de *l'ascensus*, qui est dans le prolongement de l'apocalyptique juive. Les deux œuvres sont de l'époque de Domitien. On doit en rapprocher *l'Apocryphe de Jacques* découvert à Nag Hammadi⁴⁷ et *l'Épître des Douze Apôtres* qui lui est apparentée⁴⁸.

Les mêmes tendances théologiques se retrouvent dans les *Lettres* d'Ignace, évêque d'Antioche au début du second siècle. Elles présentent aussi des contacts avec les œuvres de la Syrie orientale, *Odes de Salomon* ou *Évangile de Vérité*⁴⁹ ». Il y a ainsi une théologie syrienne qui fleurit à cette époque. Par ailleurs les *Lettres* d'Ignace témoignent de l'importance à Antioche de l'institution des diacres. Ils sont nommés avec les presbytres dans la hiérarchie. Mais également ils collaborent étroitement avec Ignace dans son voyage à travers l'Asie. Ceci nous montre à nouveau qu'à la différence des presbytres, qui représentaient une conception collégiale de la hiérarchie, les diacres étaient les collaborateurs de l'évêque. Les deux groupes étaient en opposition. C'est peut-être la raison pour laquelle Ignace insiste sur leur union autour de l'unique évêque.

Il reste que, si l'église d'Antioche n'est pas typiquement pétriniennne, elle a avec Pierre des liens nombreux. Nous

avons vu qu'il y avait séjourné très tôt. Les apocryphes pétriens sont particulièrement lus à Antioche, comme l'attestent Théophile et Sérapion. *Ascension d'Isaïe* est le premier ouvrage à mentionner le martyre de Pierre. Le judéo-christianisme antiochien apparaît ainsi comme représentant la tendance pétrinienne. Aussi bien avons nous remarqué les liens qu'il avait avec le domaine phénicien, qui se rattache particulièrement à Pierre. Nous retrouvons les mêmes liens dans les autres régions qui rentrent dans la sphère pétrinienne et qui sont en communication avec Antioche.

Eusèbe nous dit que le Pont et les régions voisines de Bithynie, de Cappadoce et de Galatie se rattachent à Pierre. D'autres données le confirment. La *Première Épître de Pierre* est adressée aux chrétiens de ces régions. Cette adresse est peut-être la source du renseignement donné par Eusèbe, mais la chose n'est pas certaine, puisque nous avons d'autres attestations de ce lien. Le Pont et la Cappadoce sont géographiquement dans le prolongement de la Syrie du Nord et constituent sa zone normale d'expansion. Nous voyons par une lettre de Denys, évêque de Corinthe au milieu du second siècle, les liens de Corinthe et du Pont. Or Corinthe comportait des communautés pétriniennes (1 *Cor.*, 1, 12). Dans la controverse pascale, les évêques du Pont sont d'accord avec l'évêque de Rome et en désaccord avec les évêques asiates.

Nous possédons sur le christianisme en Bithynie sous le règne de Trajan (98-117) un document exceptionnel dans une *Lettre* de Pline le Jeune (x, 96). Les chrétiens sont nombreux, dans les villes, mais aussi dans les campagnes. Us appartiennent à toutes les classes de la société. Un trait mérite particulièrement d'être relevé. Pline mentionne deux diaconesses (*ministra*). Le mot est appliqué à Phœbé, qui est de Cenchrées, près de Corinthe (*Rom.*, 16, 1). Il ne marque sans doute pas encore une fonction hiérarchique, comme ce sera le cas au IV^e siècle. Mais il souligne la participation active des femmes à l'évangélisation et sans doute déjà à certains actes liturgiques, comme l'onction des femmes avant le baptême, ainsi

que Clément d'Alexandrie le dira bientôt. Il est intéressant de noter que dans les communautés de Marcion, qui était du Pont, les femmes enseignaient, exorcisaient, baptisaient, au témoignage de Tertullien.

La Grèce a été le grand foyer de l'apostolat paulinien. C'est à Paul que se rattachent les églises de Macédoine, de Thessalie, d'Athènes. C'est sans doute en Grèce que Luc, interprète de Paul a écrit son *Évangile* et ses *Actes*. Athènes est au début du second siècle un grand foyer de renouveau culturel, en philosophie avec Taurus et Atticus, en rhétorique avec Hérode Atticus. C'est là que Quadratus présente à Hadrien la première apologie, peut-être lors du passage de l'empereur dans la ville en 124. Quadratus nous dit que de son temps vivaient encore des gens guéris par le Christ (*H. E.*, iv, 3, 2), ce qui indique une date assez haute. Mais à Corinthe le souvenir de Pierre est étroitement associé à celui de Paul par l'évêque Denys. Nous savons par la *Lettre* que Clément de Rome écrit aux membres de l'église au début du second siècle, que des liens existent entre Corinthe et Rome, où Pierre et Paul sont aussi associés. La *Lettre* atteste que les divisions déchirent la ville qui opposent des presbytres et un autre parti, peut-être celui des diacres.

Sur l'église de Rome, nous n'avons pas de renseignements pour la période qui suit la persécution de Néron. C'est à ce moment vraisemblablement que Marc fixe par écrit la catéchèse de Pierre. La liste des évêques de Rome que nous donne Irénée indique pour cette période Lin et Clet, dont nous ne savons que le nom. Les choses changent à partir de 88 environ, où Clément prend la direction de l'Église. Nous connaissons en effet Clément d'abord par *l'Épître* qu'il écrit aux Corinthiens vers 100. Il y parle au nom de l'église de Rome. Il atteste l'existence dans cette église de presbytres ou évêques (XLII, 4-5 ; XLIV, 4-5). Il mentionne les diacres deux fois (XL, 5 ; XLII, 5). La structure de la communauté romaine apparaît ainsi très voisine de celle de l'église d'Antioche. L'évêque est à la fois le premier des presbytres et le chef des diacres. Clément

représente pour Rome le même type de personnalité que Polycarpe en Asie. Irénée nous dit qu'il avait connu les Apôtres. Il s'agit sans doute avant tout de Pierre et de Paul. On peut retenir quelque chose en ce sens, de ce que les écrits pseudo-clémentins nous disent de ses liens avec Pierre. La *Lettre* fait d'ailleurs allusion aux martyres de Pierre et de Paul à Rome. Clément est l'héritier de leur tradition.

On remarquera par ailleurs le caractère judéo-chrétien de *l'Épître*⁵⁰. Il apparaît à l'importance donnée aux personnages de l'Ancien Testament, à la manière de la haggada juive. Clément appelle le Christ « le Bien-Aimé », comme *l'Ascension d'Isaïe*. Il utilise des midrashim judéo-chrétiens archaïques. Ces traits rappellent le judéo-christianisme de Phénicie et paraissent relever de la tradition pétriniennne, dont les deux pôles sont le littoral méditerranéen de Syrie et Rome. On notera aussi que les paroles du Christ que nous rapporte *l'Épître* ne paraissent pas venir des *Évangiles* écrits, mais de la tradition orale⁵¹. Le même trait se retrouve dans la *Didache* et dans *l'Épître de Barnabe*. Ceci ne signifie pas que les *Évangiles* écrits n'aient pas été connus de nos auteurs, mais que l'enseignement du Christ était transmis à la fois par les écrits et par la tradition catéchétique.

Une autre personnalité romaine nous est connue à la même époque, celle d'Hermas. Celui-ci assure avoir écrit sur l'ordre de Clément ses premières révélations. Il vécut à Rome jusqu'au temps du pape Pie, vers 140, époque à laquelle il publia le texte définitif de ses révélations, comme nous l'apprend le Canon de Muratori. Plusieurs traits se rapportent sûrement à l'état de la communauté romaine au temps de Clément. La personne même d'Hermas atteste l'existence de prophètes, ce qui correspond à un état archaïque de la communauté. *L'Ascension d'Isaïe* se plaignait de leur disparition en Syrie. Par ailleurs on a montré les ressemblances remarquables du *Pasteur* et de la doctrine essénienne : doctrine des deux esprits, ascétisme marqué, importance de Pangéologie⁵². Nous sommes en présence d'un milieu romain

marqué par l'ascétisme judéo-chrétien. On relèvera l'hostilité d'Hermas à l'égard des diacres, qui va dans le même sens.

Nous savons peu de choses sur les deux premières décades du second siècle. La liste d'Irénée donne alors pour évêques Évariste et Alexandre. C'est sous ce dernier, vers 115, qu'Ignace écrit aux Romains et exalte la dignité de leur église. Sous le pontificat de Xyste (115-125), des discussions ont lieu à Rome relativement à la date de la célébration de la Pâque, entre les chrétiens d'origine asiatique et les autres. Nous touchons à nouveau la complexité de l'église de Rome à cette date. C'est sans doute à cette époque qu'il faut rattacher l'ouvrage appelé *Seconde Épître de Clément*, qui est en réalité une homélie. Elle présente une théologie de l'Église, voisine de celle d'Hermas. Elle a dû faire partie des écrits conservés dans l'Église romaine avec *l'Épître de Clément*. D'où sa désignation. Télesphore remplaça Xyste en 125 et mourut martyr en 136.

Les données archéologiques nous apportent quelques compléments sur l'Église romaine à cette époque. Les fouilles faites sous la confession de Saint Pierre au Vatican ont montré que vers 120 le souvenir de l'Apôtre Pierre était déjà vénéré à cet endroit. Il est même possible que ce soit la tombe de Pierre qui ait été retrouvée. Mais il est en tout cas certain que sa mémoire y était conservée par un monument. Le prêtre Caius, à la fin du II^e siècle, déclare avoir vu les trophées (τρόπαια) (*tropaia*) des apôtres Pierre et Paul au Vatican et sur la voie d'Ostie (H. II, 25, 7). Le fait que ce monument se trouve dans un cimetière paraît confirmer qu'il s'agit bien du souvenir de Pierre à Rome. Les graffiti qui se trouvent sur le mur dans lequel est pris le monument témoignent de cette vénération.